

# Etrange. Etrange cette sensation de lointain,

comme quelque chose hors du temps qui vous obsède, écho d'une histoire ancienne. Etrangeté de cette sensation de lointain et aussi de très présent et qui ne tient pas au fait qu'on écoute l'enregistrement de cette rencontre, les voix qui s'échangent dans la conversation et puis surtout et soudain sa voix à elle quand elle se met à chanter. C'est le récit qui prend corps par fragments, dans l'éclat de ces voix qui s'entrechoquent, la sienne dominant par un étonnant pouvoir d'évocation, la part de l'ombre. Le chant nocturne gagnant sans cesse sur les nappes de lumière incertaine. On hésite entre un bref journal qui narrerait par le détail les péripéties de cette rencontre, mais plus sûrement une sorte de mise en scène à venir d'un drame inscrit dans les silences de cet austère et grandiose paysage de Tata et sa région. Drame de la part maudite d'un destin qui vient à l'avant-scène, déjouant la banalité d'un fait divers, dévoilant, dans cette tension dramatique, la vérité obscure et enfouie d'une humanité primaire au sens premier du terme. Rien de tel n'aurait sollicité l'imagination si Zayniba, tel est son nom, n'avait été Zayniba, la femme infanticide. Zayniba, maudite, rejetée, mise au banc de la communauté, livrée à la vindicte publique, persécutée par les enfants qui lui courent après, la provoquent et la tournent en dérision. On imagine, comme dans la tragédie grecque, le cœur, appelant sur cette femme, honte de la cité, mille fois coupable, l'opprobre et le châtement. Quand, à Tata même, dans un des cafés modernes, réservé à une clientèle particulière, elle est invitée à s'attabler en compagnie de deux universitaires

venus pour prendre contact avec les poètes de la région, c'est l'étonnement, la réprobation à la limite du scandale. Le garçon ne sait s'il doit servir cette femme ou la chasser tel un intrus ; les agents passent et détournent le regard ; les croyant mal informés, on vient charitablement dire à ces visiteurs de marque que cette femme est folle : elle a tué son enfant après son accouchement et purgé plusieurs années de prison à Inezgane.

Zahra ou Zayniba. Zahra est son nom de naissance. Zayniba est son nom donné par les anges. Son nom caché. Chaque chose a son côté révélé et un autre caché. Tel est le signe des anges. L'apparence des choses n'a aucune importance pour elle, Zayniba, elle qui y voit le caprice des anges, elle qui a sa géographie secrète. Cela aurait pu être une de ces rencontres fortuites, vite oubliée, une fois épuisée la curiosité du moment. Par quel signe obscur du hasard, il s'est fait que cette femme, des plus misérables, vouée à la honte et à la hantise de la communauté, se métamorphose en une sorte de figure emblématique de toute une souffrance humaine, infligée comme un châtiment sous la fêrule implacable de la tradition, des coutumes et des conventions sociales. Une espèce d'aura mystérieuse entoure sa personne, et d'une façon inattendue, sa présence exerce une certaine fascination. Une femme de peau noire, noir d'ébène, parlant à elle-même, fumant, gesticulant. « Je ne sais pourquoi je ne cesse de l'observer du coin de l'œil tout au long du repas, alors qu'elle est assise loin de nous. Le sentiment que quelque chose d'important allait se produire et, dans la minute qui suit, je l'entends chanter en berbère. La voix est des plus remarquables. Du coup, je la regarde plus attentivement. Elle est réellement séduisante, des yeux, un visage lumineux, un port gracieux en tous ses gestes et mouvements. Des traits fins que seul un nez rond vient gâcher. Des mains laides noueuses, mais des pieds menus glissés dans des *belghja*. Elle porte un châle taché par des traces de brûlures de cigarettes mais l'ensemble de ses vêtements est tout à fait présentable. De plus en plus intrigué, je prenais plaisir à la regarder. » Tel est le portrait de Zayniba esquissé par K., l'un des acteurs de cette rencontre. Imaginez maintenant, et vous serez bien près de la vérité, un opéra dans le style de *Wozzek* ou de *L'Opéra Quatre Sous*.

La scène se transporte d'un boui-boui, qui serait l'équivalent d'une taverne, où la première rencontre a eu lieu, à la terrasse d'un café disons quelque peu « intello ». Elle confie que Zayniba n'est pas son vrai nom, mais Zohra. Si elle l'a changé, c'est parce que, au cours d'un rêve, dans le sanctuaire où elle était venue chercher refuge, l'ordre lui en fut donné par le saint maître de ce lieu.

Elle accepte de chanter. Elle commence à le faire d'une voix suave, puisant les paroles dans le vaste registre si riche de la poésie berbère. Tout au long de ces différents tableaux, la tension monte, les regards des passants sont pleins d'hostilité, de haine et de craintes qu'éveille la présence de cette femme, ne comprenant pas pourquoi et comment cette folle monstrueuse qui a tué son enfant puisse être traitée en être humain par ces messieurs nourris comme des chats bien gras venus du Nord ou de l'étranger. Elle chante, elle dit sa douleur, des paroles qu'on recueille au hasard. « Mère, oh mère ! Je suis en perpétuel voyage. Je cherche remède, mais je n'ai trouvé qu'angoisse à mon cœur. » Ou encore « Père s'en va vers la montagne. Je le suivrai et nous irons verser nos larmes loin des regards. » Des paroles qu'il est difficile de traduire sans en trahir le souffle qui les anime ; il faut entendre cette voix qui s'empare de vous, vous enveloppe, fait naître une émotion que vous ne pouvez rapporter à rien tant est indéfinissable le choc de son surgissement singulier. Il faut indispensablement l'entendre, car cette poésie berbère d'un tel souffle d'épopée lyrique qui l'habite et où elle puise son chant vit dans la tradition orale. La parole vive dont la transcription par écrit ne nous donne qu'un écho sans âme. Zayniba est comme l'écho, un fragment tombé d'un astre, la merveilleuse épopée de Hammou Ou-Namir, l'enfant qui emprisonne chaque nuit les fées venues à son chevet. Sublime poème d'amour inscrit dans l'aurore de ce ciel naissant, courant libre en ces espaces, vision tragique d'un destin singulier. « Prends garde, dit la fée à Ou-Namir, si tu veux regarder ce qu'il y a sous cette dalle, jamais tu ne me reverras. » Zayniba, destin fatal qui ne s'accomplit que dans le crime ou la mort, mais l'énigme demeure de tout le poids d'une dalle. Il ne faut pas tenter d'en percer le secret. Seul se tient, dans sa présence charnelle, le sillon creusé par une voix venue d'ailleurs.

*Asilah, juillet 1999.*

---

**EDMOND AMRAN EL MALEH**, né en 1917 à Safi, a entamé sa carrière d'écrivain à 63 ans avec un premier roman, *Parcours immobile*, paru à La Découverte en 1980. Son dernier livre est intitulé *Le Café bleu. Zrirk* (Editions La Pensée sauvage, 1999).

